



# L'archéologie à l'Université Libre de Bruxelles (2001-2005)

Matériaux pour une histoire  
des milieux et des pratiques humaines



Études d'archéologie 1

L'ARCHÉOLOGIE  
À L'UNIVERSITÉ LIBRE DE BRUXELLES  
(2001-2005)

Matériaux pour une histoire  
des milieux et des pratiques humaines

Bruxelles  
CReA

2006

Éditeur-Diffuseur : CReA  
© Centre de recherches archéologiques (CReA)  
Université Libre de Bruxelles  
50, av. F.D. Roosevelt / CP 175  
B-1050 Bruxelles  
ISBN : 9077723358

# ATLAS DES TRADITIONS CÉRAMIQUES DU NIGER

Olivier P. GOSSELAIN

Le projet vise à documenter, cartographier et reconstituer l'histoire récente des traditions céramiques actuelles du Niger. Fondé sur une approche ethnographique et comparatiste, le travail combine observations, entretiens et analyse des distributions spatiales de matériaux, de techniques, d'outils, de lexique, de produits finis, d'échelle de production et de statut socioprofessionnel.

Comme dans la majorité des études ethnoarchéologiques consacrées à la poterie, l'accent est mis sur la caractérisation des chaînes opératoires et le contexte social et économique de l'activité. Toutefois, le projet d'*Atlas des traditions céramiques du Niger* se démarque à plusieurs titres de projets similaires menés en Afrique ou sur d'autres continents.

D'une part, la zone considérée est d'une ampleur

sans précédent : située dans la partie méridionale du pays (où sont majoritairement implantées les populations actuelles), elle s'étend de la rive occidentale du fleuve Niger à la région du Lac Tchad, sur une bande de 400 à 500 km de large et 1500 km de long (fig. 1). Dans d'autres pays d'Afrique, où d'importants programmes d'étude ont été consacrés à la poterie ces vingt dernières années, les zones ayant fait l'objet d'enquêtes systématiques ont une taille 5 à 10 fois inférieures. Étant donné le caractère comparatif du travail, on mesure l'intérêt de travailler à une telle échelle géographique.

D'autre part, l'Atlas envisagé est avant tout un atlas historique des traditions céramiques. Si l'analyse des données permet en effet de mieux saisir les rapports qu'entretiennent les artisans avec leurs traditions et porter ainsi

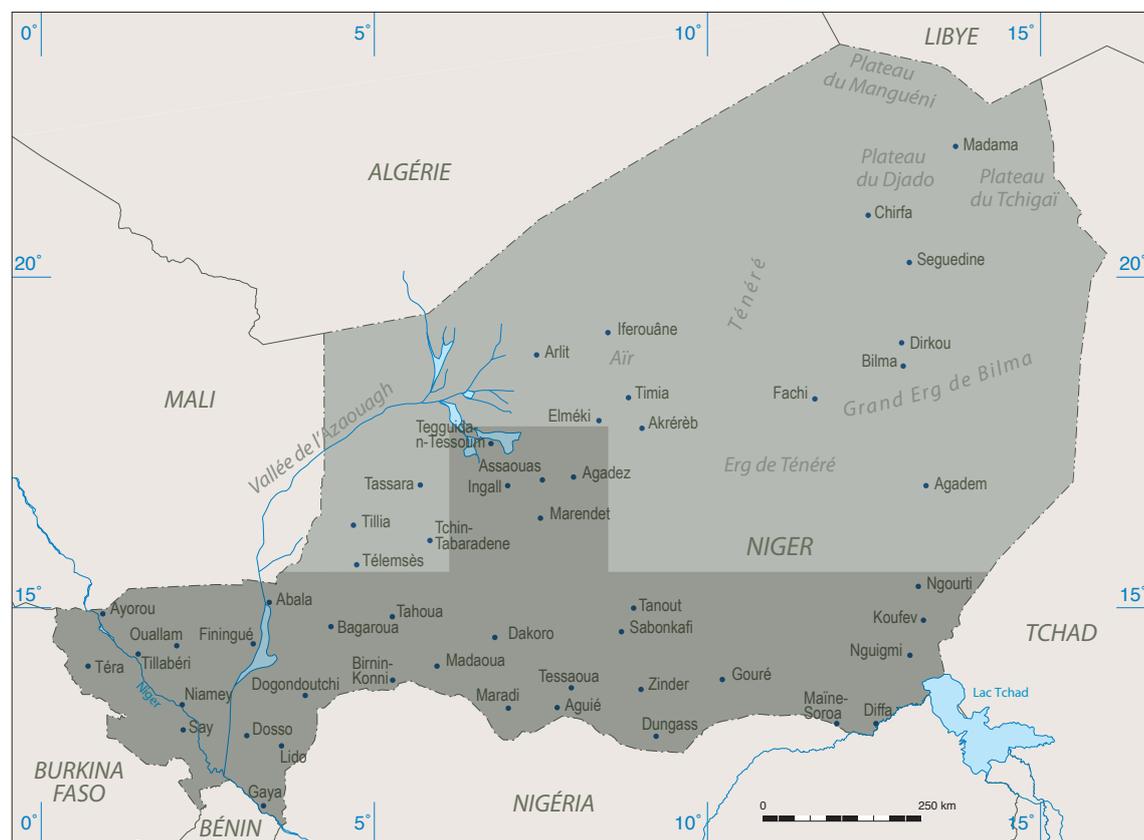


Fig. 1. Aire couverte par le projet d'Atlas des traditions céramiques du Niger.

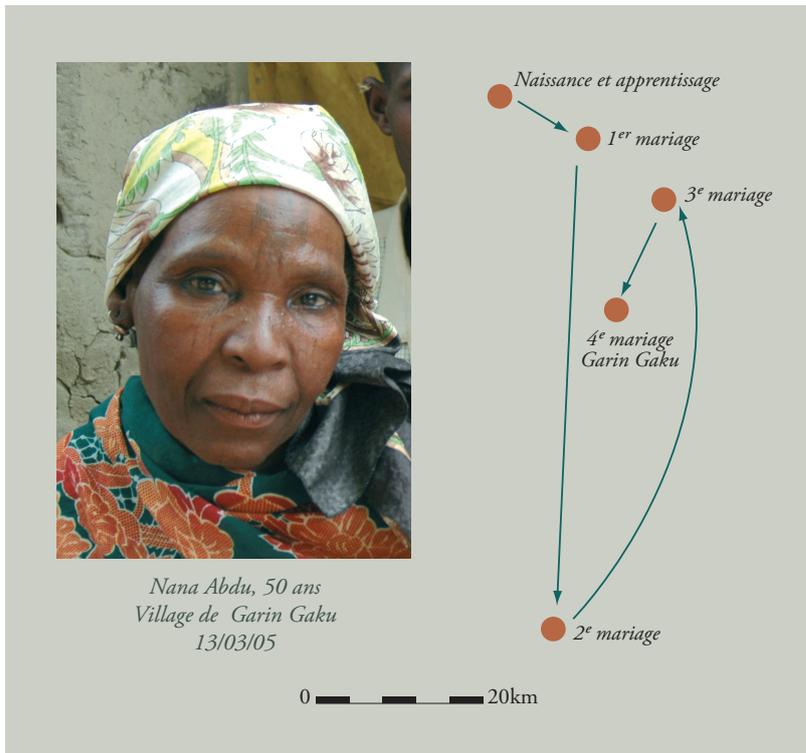


Fig. 2. Mobilité spatiale postérieure à l'apprentissage. La potière s'est déjà remariée à quatre reprises au moment des observations, ce qui l'a conduite à résider et à pratiquer l'activité dans quatre villages différents, situés dans un rayon de  $\pm 50$  km.



Fig. 3. Village de Waraou, à l'ouest de Maradi. Dans cette localité, comme dans une dizaine d'autres de la région, plusieurs dizaines de potiers Hausa produisent chaque jour des centaines de jarres en forme de bouteille (tulu) destinées au transport de l'eau. Les produits sont standardisés à l'extrême, mais reconnaissables d'un potier à l'autre par la nature de l'impression roulée placée sur l'épaule.

l'analyse à un niveau plus général – extrapolable à d'autres contextes –, il s'agit avant tout d'analyser les traditions céramiques comme des documents dont la trajectoire historique – ou biographique –, une fois reconstituée, permet d'approcher celle des artisans qui en héritent et les mettent en pratique.

Le projet répond également à une demande des autorités scientifiques et politiques du Niger qui souhaitent que l'on documente et valorise le patrimoine céramique du pays. L'atlas se veut donc accessible à un très large public et cherche à articuler les questionnements scientifiques aux attentes des populations concernées.

Enfin, le travail effectué au Niger prolonge les recherches entreprises en Afrique subsaharienne par des équipes de l'ULB, notamment dans le cadre de l'Action de Recherche Concertée « Céramiques & Sociétés », dirigée par Pierre de Maret entre 1994 et 1999. Ce travail a déjà permis de constituer une base de données unique au monde sur la poterie de l'Afrique subsaharienne. Les enquêtes réalisées au Niger contribuent non seulement à la renforcer, mais également à établir des liens avec des zones précédemment étudiées dans les pays limitrophes (Mali, Burkina Faso, Bénin, Nigeria).

Le projet d'Atlas fait suite à une mission d'expertise effectuée durant l'hiver 2002 pour le compte de la Biennale de la Céramique d'Andenne et le Ministère de l'Artisanat et du Tourisme du Niger. À cette occasion, une vingtaine de centres de production ont été visités, ce qui a permis de mesurer l'ampleur, le dynamisme et la diversité des traditions céramiques du pays. C'est également lors de cette mission que des liens ont été établis avec les archéologues de l'Institut de Recherches en Sciences Humaines (IRSH) de Niamey, principaux partenaires nigériens avec le Ministère de l'Artisanat et du Tourisme.

Parallèlement, une nouvelle Action de Recherche Concertée « Gestes, Objets, lexique. Analyse multiscalaire de transmissions culturelles » a démarré en 2003 à l'ULB, avec pour principal terrain africain le Niger. Ce projet étant consacré à la compréhension et la modélisation des dynamiques culturelles dans des domaines aussi

divers que les pratiques maraîchères, la métallurgie de récupération, la mécanique automobile ou les lexiques techniques, il y avait une excellente opportunité de bénéficier d'avancées théoriques directement liées aux questions que pose l'étude des traditions céramiques. En outre, la recontextualisation sociale et historique des faits techniques se trouvait facilitée par le caractère pluridisciplinaire du projet ARC, unissant géographes, anthropologues, linguistes et archéologues.

Dès 2003, le projet d'Atlas a pu voir le jour, grâce à un financement du CReA. Outre la collecte de données, ce financement a permis à 7 étudiants de l'ULB et à une étudiante de l'Université Abdou Moumouni de se former à la recherche de terrain et à l'analyse des chaînes opératoires de la poterie. La mise sur pied du projet a également contribué au développement ou au renforcement de liens institutionnels, tant au sein de l'ULB (Centre d'Anthropologie Culturelle, Laboratoire de Géographie Humaine, Service Afrique) qu'avec l'extérieur (Musée royal de l'Afrique Centrale, Ville d'Andenne, Institut de Recherches en Sciences Humaines de Niamey).

Du point de vue humain, le pays se caractérise par une grande diversité : pas moins de 19 langues sont parlées actuellement dans l'espace national, qui appartiennent à 3 des 4 grandes familles linguistiques représentées sur le continent africain : afro-asiatique, niger-congo et nilo-saharien. À cette diversité linguistique se combine une large palette d'identités régionales (par exemple : Zarma du Zarmaganda, Zarma du Zarmatarey ; Hausa Katsinawa, Hausa Arewa, Hausa Aderawa ; ...) et de statuts sociaux. Ces derniers concernent au premier chef les artisans céramistes, qui appartiennent, selon les cas, au groupe socioprofessionnel des « forgerons », des « griots », des « tanneurs », des « esclaves », des « nobles » ou qui ne jouissent d'aucun statut social particulier.

Il faut noter que de profonds bouleversements identitaires affectent certaines régions du pays. Le plus connu est le processus de « hausaisation » (adoption de la langue, de l'identité et de certaines pratiques Hausa), observé depuis plusieurs décennies chez les Kanuri de la région

de Zinder, les Zarma de l'Est et toute une série de communautés de langue tamasheq situées au nord et à l'est de Tahoua. Un autre changement concerne les communautés d'anciens captifs Tuareg de la région du fleuve, qui développent diverses stratégies destinées à se défaire du statut stigmatisant « d'esclave ».

Une seconde caractéristique est l'extrême mobilité des populations. Celle-ci concerne au premier chef les déplacements matrimoniaux, qui s'effectuent dans un rayon pouvant atteindre jusqu'à 100 km, mais qui peuvent aussi se multiplier chez les individus, en raison d'un taux important de divorces (*fig. 2*). Les déplacements sont également liés au commerce d'une série de denrées (sel, mil, produits manufacturés, produits d'importation), suivant un axe Nord-Sud, ou au travers d'un réseau qui relie les principales villes d'Afrique de l'Ouest et du Nord. Il y a enfin les déplacements saisonniers, au cours desquels des individus ou des familles issus des régions les plus arides descendent vers le Sud ou la région du fleuve, afin de trouver de quoi gagner un peu d'argent.

La poterie constitue une autre caractéristique justifiant la mise sur pied d'un projet comme celui de l'Atlas. Il s'agit en effet d'un artisanat extrêmement développé au Niger et particulièrement actif, contrairement à ce que l'on observe dans d'autres régions du continent africain. Aucune menace ne semble peser sur ce secteur d'activité, dont le dynamisme se prête remarquablement à l'approche comparatiste et historique développée par le projet. On relève par ailleurs une grande diversité des contextes et des échelles de production, qui vont de la « potière utilitaire », produisant quelques récipients à la demande par saison, aux centres spécialisés de la région de Maradi ou de Mirria, dans lesquels des dizaines d'artisans (souvent des hommes) produisent quotidiennement plusieurs centaines de pièces identiques, distribuées dans un rayon qui excède parfois 100 km (*fig. 3*). À cette variabilité des modes de production se combine une extraordinaire diversité dans les pratiques techniques, les matériaux utilisés, le vocabulaire et le style des produits.

On relèvera enfin que c'est au Nord du Niger qu'ont été découverts les plus anciens vestiges céramiques connus sur le continent africain



*Fig. 4. Outre l'observation des actions techniques, les enquêtes comportent des entretiens approfondis avec les artisans, afin de préciser leur biographie, les modalités de leur apprentissage et la connaissance qu'ils ont des traditions propres à d'autres centres de production.*



*Fig. 5. Extraction de l'argile à Torodi, au sud de Niamey.*

(± 10.000 av. J.-C.) et que c'est sur la rive occidentale du fleuve, à proximité de villages où l'activité céramique est toujours vivante, qu'a été mis au jour un complexe de nécropoles comprenant ce que l'on considère comme l'un des plus beaux exemples d'art céramique du continent. En termes de traditions céramiques, nous nous trouvons de toute évidence face à une histoire très longue.

#### Méthode d'enquête

Les lieux d'enquête sont identifiés par prospection le long des voies de communication figurant sur les cartes 1/500.000<sup>e</sup> ou localisées sur place. Dans chaque village, ou tous les 5 à 10 km dans les zones densément peuplées, des habitants sont questionnés sur l'existence et la localisation de fabricants de poterie. Ce type de prospection est renforcé par les informations collectées auprès des artisans eux-mêmes et, lorsque l'occasion se présente, par les renseignements fournis sur les marchés.

Dans chaque localité, l'enquête combine observations techniques, entretiens et collecte de données iconographiques et linguistiques (fig. 4). Il s'agit de caractériser les procédés et les outils utilisés à chaque étape de la chaîne opératoire – depuis l'extraction de l'argile (fig. 5) jusqu'à la mise en circulation des produits (fig. 6) –, de préciser l'identité linguistique et sociale des artisans, les principaux éléments de leur biographie et les modalités de leur apprentissage, de collecter le vocabulaire technique, de photographier et/ou dessiner les produits emblématiques et, dans la mesure du possible, constituer une collection de référence d'outils, de matériaux et de récipients (fig. 7).

Depuis 2004, l'enquête porte également sur les connaissances qu'ont les artisans de traditions développées dans d'autres localités ou régions. Il s'agit de mieux cerner la façon dont se développent les représentations relatives aux techniques et à leurs usages, mais également de caractériser les espaces au sein desquels circulent les connaissances.

Du point de vue de la circulation des produits, l'enquête reste superficielle. La principale difficulté découle des conditions d'enquête assez difficiles sur les marchés, en raison des attroupements qu'entraîne inévitablement la



Fig. 6. Potières se rendant au marché sur la piste de Ouacha, au sud-est de Zinder.



Fig. 7. Les outils utilisés aux différents niveaux de la chaîne opératoire sont systématiquement inventoriés, photographiés et / ou collectés.

présence d'Occidentaux. Étant essentiellement indirectes, les données relatives à la mise en circulation des produits ne permettent pas à ce jour d'établir une carte précise des réseaux de distribution.

#### Détail des missions effectuées depuis 2002

Une mission exploratoire, trois missions collectives et deux missions individuelles ont été entreprises depuis l'hiver 2002 (*fig. 8*).

La mission exploratoire (25 février – 9 mars 2002) a été effectuée conjointement par Yves Sorée (Échevin de la Culture de la ville d'Andenne et organisateur de la Biennale de la Céramique), Hassan Zoubeyrou (Ministère de l'Artisanat et du Tourisme), Seydou Abarchi (chauffeur) et O. Gosselain. Initiées dans la région de Niamey puis au nord de Dosso, les enquêtes se sont poursuivies vers l'Est le long de l'axe routier principal, jusqu'à Guidimouni. Au total, 23 centres ont été visités et 53 enquêtes individuelles effectuées.

Ce travail s'est prolongé en 2003 (31 janvier – 25 février), 2004 (23 février – 15 mars) et 2005 (3 – 28 mars) lors de missions collectives placées sous la direction de O. Gosselain et réalisées avec Mr Doulla Sindy (IRSH - assistant de recherche) et sept étudiantes de l'Université Libre de Bruxelles et de l'Université Abdou Moumouni de Niamey : Awa Adam Aborak, Claire Corniquet, Marie Demeuter, Estelle De Plaen, Valérie Lejeune, Sabine Tournemene et Julie Vanassche. Les trois missions, effectuées d'Ouest en Est dans les départements de Niamey, Dosso, Tahaoua, Maradi et Zinder, ont permis de visiter 172 localités et d'interroger près de 400 artisans.

Deux missions individuelles ont par ailleurs été effectuées en 2005. La première, réalisée du 4

février au 1<sup>er</sup> mars par Claire Corniquet (ULB) et Doulla Sindy (IRSH), visait à faire la jonction entre les zones étudiées en 2003 et en 2004 et à poursuivre les prospections à l'est et au nord de Maradi. Une centaine d'artisans ont été visités à cette occasion, dans 64 villages. La seconde mission a été effectuée par Marie Brisart (ULB), durant la première moitié du mois d'avril. Les enquêtes, réalisées dans 14 villages de la région de fleuve (entre Niamey et Tillabéri), visaient à mieux cerner l'origine et l'identité des potières de la région et à retracer l'histoire récente de leurs traditions céramiques.

Depuis février 2002, 269 localités ont ainsi été visitées (certaines à 2 ou 3 reprises) et près de 500 potières et potiers observés et interviewés. À ce stade, il s'agit de la plus vaste enquête jamais réalisée sur le continent africain.

#### Premiers résultats

Une diversité sans cesse renouvelée

Les personnes familières des traditions céramiques africaines savent à quel point celles-ci se caractérisent aujourd'hui par une extraordinaire diversité technique et esthétique – laquelle, il faut le souligner, n'a pratiquement pas d'équivalent dans d'autres régions du monde. Les enquêtes systématiques effectuées au Niger contribuent à élargir un peu plus encore la reconnaissance de cette diversité. En particulier, de nouveaux outils de décoration et de traitement des surfaces ont été identifiés, de même qu'une technique de façonnage inédite (combinant moulage et martelage – *fig. 9*) et certaines façons de contrôler la coloration de la paroi des récipients durant la cuisson. Le travail comparatif permet également d'établir de nouvelles distinctions au sein de catégories techniques habituellement considérées de façon

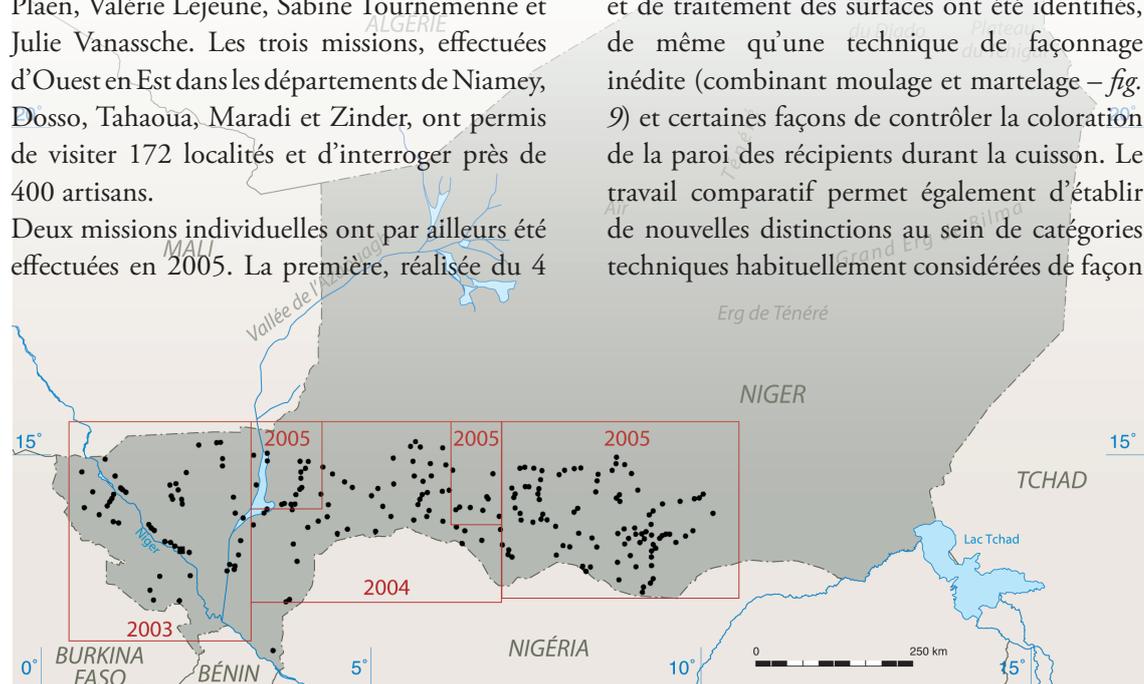


Fig. 8 : zones étudiées depuis 2003 et localisation des 269 villages visités à ce jour



Fig. 10. Martelage sur dépression recouverte d'une natte. La potière part d'une motte conique qu'elle creuse et agrandit par percussion à l'aide d'un marteau en terre cuite, en progressant de la périphérie vers le centre.



Fig. 11. Martelage sur support en bois. Le potier part d'une « galette » d'argile qu'il creuse, arrondit et élargit par percussion à l'aide d'un marteau en terre cuite, en progressant du centre vers la périphérie. Dans cette variante du martelage, le bord de l'ébauche constitue un bourrelet qui est progressivement aplati et étiré.



générique. C'est le cas du procédé de façonnage par martelage, qui se décline au Niger selon deux « grammaires techniques » différentes, l'une consistant à aplatir et à recourber une motte d'argile en progressant de la périphérie vers le centre de la pièce (fig. 10), l'autre à progresser par percussion du centre vers la périphérie d'un disque d'argile, ce qui revient à « dérouler » progressivement un épais bourrelet de matière (fig. 11). L'intérêt tient en ce que les deux variantes sont observées dans des groupes d'artisans qui n'entretiennent aucune relation et pour lesquels il n'est pas possible d'établir de connexions historiques. Par contre, les mêmes variantes semblent exister dans des groupes distincts bien au-delà des frontières du Niger, ce qui permet d'envisager une approche plus historiciste que celle, teintée d'évolutionnisme et de fonctionnalisme, récemment développée par Sterner et David.

Fig. 9. Façonnage d'une jarre par combinaison des techniques de martelage et de moulage (village de Banteri, au sud-est de Niamey). (a) La potière forme une galette concave par martelage dans une dépression recouverte d'une natte; (b) elle la pose sur le fond d'un récipient retourné et l'étale à l'aide du marteau; (c) elle démoule l'ébauche après un temps de séchage et (d) poursuit le façonnage par adjonction de colombins et battage.



Des traditions en constante évolution  
Si l'on sait depuis longtemps que les traditions céramiques ne sont pas plus figées dans l'espace ou le temps, qu'issues en droite ligne d'un « passé



Fig. 12. Jarres peintes (tallam) sur le marché de Koukoumani, près de Tillabéri. Le style « polychrome » de ces poteries est caractéristique de la région du fleuve.



Fig. 13. L'intérêt accordé au décor des tallam conduit les potières de la région du fleuve à innover constamment, notamment par l'introduction de figures scripturales ou zoomorphes.

immémorial », leur caractère fondamentalement hétérogène et dynamique est assez saisissant au Niger. Dans certains cas, l'évolution se fait pratiquement en direct ou se laisse appréhender aisément, au travers des entretiens ou des comparaisons.

L'exemple le plus frappant est sans doute celui du style ornemental polychrome de la région du fleuve, véritable carte de visite de l'artisanat céramique du Niger (fig. 12). Les enquêtes effectuées sur le terrain et l'examen

des quelques informations disponibles dans la littérature ethnographique indiquent que ce style aurait émergé dans la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle. Propre aux communautés d'anciens esclaves Tuareg (*Iklan* ou *Bella*) implantées sur la rive orientale du fleuve, il résulterait d'un métissage entre un style céramique local, plus ancien et attribuable à des communautés de langue zarma, et un style proprement Tuareg, développé sur le cuir, le bois et les tissus. Le succès commercial de cette nouvelle forme de décor est tel qu'il tend à supplanter les autres styles bien au-delà de sa zone d'origine. On observe par ailleurs une compétition entre ceux qui le produisent, plusieurs potières s'efforçant de diversifier le répertoire des figures peintes par introduction de chiffres, de lettres ou de figures animales (fig. 13) – inspirées, selon certaines, des manuels scolaires.

Si le renouvellement des styles ornementaux s'observe dans d'autres régions du pays – avec pour principale tendance l'abandon des décors plastiques (impressions, incisions, cordons) au profit de décors peints, souvent bi-chromes –, d'autres étapes de la chaîne opératoire témoignent également de dynamiques de changement : simplification ou

complexification des recettes de préparation de l'argile, modification des éléments ajoutés, acquisition de nouvelles techniques de façonnage, introduction de nouveaux combustibles, innovations et emprunts dans le vocabulaire technique, redéfinition du statut socioprofessionnel des artisans. Ces changements paraissent souvent résulter de stratégies sociales relatives à des tensions identitaires, à un souci de valorisation commerciale des produits ou, comme l'expriment quelques potières, au simple désir de moderniser les pratiques.

#### Importance des échelles de comparaison

Les cartes de distribution de techniques, de matériaux ou de vocabulaire établies à ce jour ne sont pas toujours faciles à interpréter. Certaines distributions semblent échapper aux logiques classiquement observées dans d'autres régions du continent : relation avec la langue, le sexe, le statut socioprofessionnel, l'appartenance régionale ou les anciennes structures politiques. Le fait est d'autant plus troublant que de nombreux artisans accordent une valeur identitaire forte à leurs propres pratiques, qu'ils distinguent alors de celles des autres artisans dont ils ont connaissance.

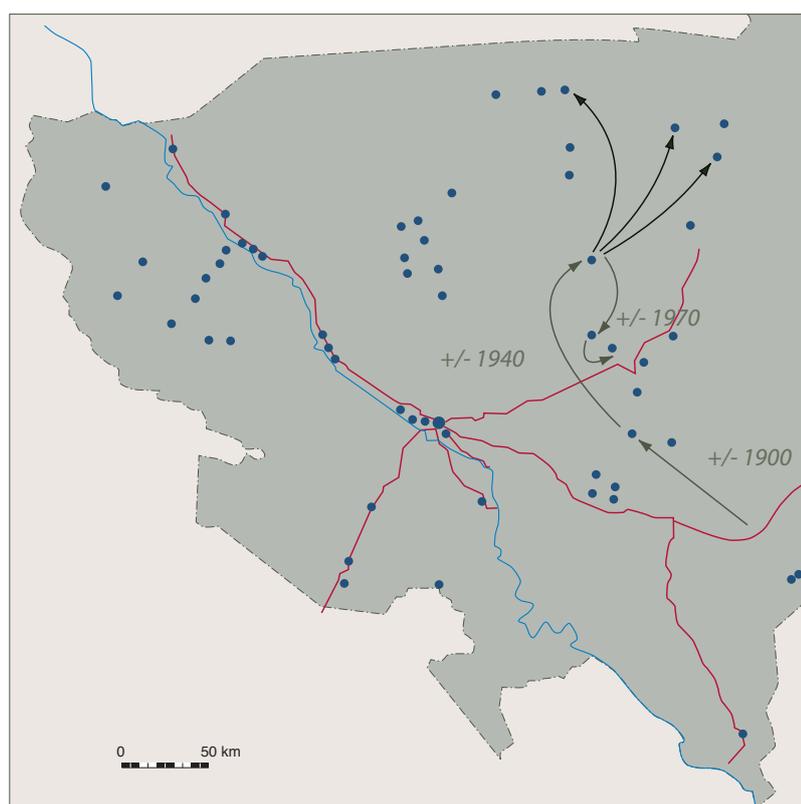
En réalité, on s'aperçoit que l'échelle de référence des personnes interrogées est sans aucun rapport avec celle du chercheur. Il faut « descendre » au niveau local ou micro régional pour que la distribution spatiale des pratiques techniques commence à faire sens, grâce, notamment, à la mise en valeur de corrélations systématiques avec certaines facettes de l'identité sociale. Ce phénomène est particulièrement perceptible au niveau des recettes de préparation des pâtes. Dans les villages où cohabitent des artisans de statuts différents, certaines configurations d'ingrédients sont partagées par ceux qui portent le même statut, mais différent de celles des autres. Parallèlement, de micro-phénomènes d'homogénéité sont ponctuellement observés autour des lieux de production les plus réputés, comme si ces derniers constituaient des « centres de référence ». Une dynamique d'homogénéisation intra- et inter-villageoise semble donc à l'œuvre, qui découle vraisemblablement de stratégies d'affiliation délibérées.

En remontant à un niveau plus élevé, on constate cependant que les traits qui permettent de distinguer les recettes de préparation des pâtes ne varient pas à l'infini mais appartiennent à un répertoire assez limité. Ce répertoire diffère partiellement ou complètement de celui de régions limitrophes comme le Delta intérieur du Niger, le Nord du Bénin, ou la région du Lac Tchad, ce qui permet d'envisager deux lectures au moins du mode de distribution des recettes : l'une locale, reflétant de micro-fluctuations sociales et économiques ; l'autre régionale, reflétant une histoire plus longue et des liens dont les artisans n'ont éventuellement aucune conscience.

#### Mobilité et changement technique

Dans de nombreux centres, l'activité céramique paraît s'être développée assez récemment, sous l'impulsion d'une potière venue en mariage ou d'un groupe d'artisans migrants. Les récits collectés sur le terrain sont parfois suffisamment précis pour que l'on retrace au fil des décennies la façon dont une tradition a « voyagé » dans l'espace. On peut alors expliquer pourquoi certaines techniques cohabitent avec d'autres dans une région donnée, voire dans une même localité. L'impact des déplacements

*Fig. 14. Reconstitution d'une filière de diffusion de la technique de martelage à l'est du fleuve. Les différentes étapes de diffusions sont liées aux déplacements matrimoniaux des potières.*



matrimoniaux sur la propagation spatiale d'une technique de façonnage a notamment été mis en évidence sur la rive orientale du fleuve (fig. 14). Plus à l'Est, dans le Département de Maradi, on assiste à la migration de potiers Hausa originaires du Nigeria et du Sud-Niger, qui cherchent à s'assurer de nouveaux débouchés économiques. La poterie constituant la principale activité masculine dans les familles de ces artisans et l'apprentissage étant quasiment obligatoire (« *Si tu vis parmi les potiers, mais que tu ne sais pas fabriquer de pots, qui es-tu ?* » confie un informateur), de nombreux artisans, confrontés à une saturation locale du marché, se voient contraints de quitter le village et d'aller ouvrir des ateliers de plus en plus loin vers le Nord. Tous ces mouvements ont évidemment un impact sur la distribution spatiale des traditions, mais également sur leur évolution locale, suite à la confrontation entre les pratiques des uns et des autres, et aux éventuels emprunts qui en découlent. Une autre catégorie de déplacement est très révélatrice de ce point de vue. En raison du caractère très rude du climat sahélien, des familles de l'intérieur des terres ont l'habitude de s'installer plusieurs mois durant dans la région du fleuve ou au Sud du pays. Pour les potières de l'intérieur, ces séjours sont souvent l'occasion de

côtoyer des artisans dont le statut économique et la réputation sont généralement plus élevés que le leur. Il s'ensuit une valorisation des pratiques techniques et des processus d'emprunt, dont il faut souligner que l'intensité et l'orientation géographique ne sont pas tributaires des réseaux sociaux, mais bien des fluctuations climatiques.

#### Patrimonialisation des savoirs

Parmi les phénomènes observés sur le terrain, l'un des plus passionnants est sans doute la façon dont les savoirs techniques sont systématiquement investis de sens et socialement mobilisés. Qu'il s'agisse de recettes de préparation de l'argile, de techniques de façonnage, de décors, d'outils ou de vocabulaire, tout élément est susceptible d'être exploité comme point d'ancrage ou marqueur identitaire, comme le montrent quelques exemples déjà évoqués.

À côté de stratégies techniques que l'on peut qualifier d'opportunistes et dont la logique est principalement économique, des rapports très forts peuvent être noués avec des pratiques qui acquièrent de la sorte une valeur patrimoniale. C'est particulièrement le cas pour les techniques de façonnage. Ainsi, par exemple, une série de potières Songhay appartenant au groupe des forgerons ont récemment acquis la technique



Fig. 15. L'apprentissage de la poterie s'effectue le plus souvent durant l'enfance, sous la supervision d'un parent proche. Chez certaines femmes Hausa, la pratique du métier ne débute réellement que bien plus tard, après s'être mariée et avoir déjà eu un ou plusieurs enfant(s).

du moulage, qu'elles jugent plus facile et plus rapide. Elles préfèrent cependant transmettre la technique du martelage à leurs filles, car c'est celle qu'elles ont héritée de leurs mères, tandis que l'autre résulte d'un emprunt. Chez les Hausa, de nombreuses potières expliquent avoir appris le métier étant enfant, auprès de leur mère (fig. 15), mais ne l'avoir pas pratiqué avant la mort de celle-ci. Plus qu'un apport économique, la mise en pratique des connaissances permettrait de maintenir un lien affectif et intergénérationnel. Une situation assez proche est observée chez les potiers Hausa de la région de Maradi, pour qui la capacité de pratiquer le métier est constitutif de l'identité. Certains potiers rencontrés sur le terrain expliquent ainsi qu'ils comptent quitter le village et pratiquer d'autres activités, mais qu'il leur faut avant cela devenir un « vrai potier ».

De multiples exemples de ce type sont rencontrés au cours des enquêtes. Tous témoignent de l'intérêt profond que les artisans ont pour leur métier, au-delà de considérations strictement économiques. Ces exemples montrent également que les intérêts du chercheur peuvent aisément coïncider avec ceux des artisans, particulièrement lorsqu'il s'agit de reconstituer l'histoire des traditions et de comprendre les rapports qu'entretiennent avec elles ceux qui en héritent et les mettent en pratique.

De ce point de vue, l'Atlas des traditions céramiques du Niger devrait être à même de remplir son rôle de trait d'union entre la recherche scientifique et la valorisation patrimoniale, en rencontrant aussi bien les attentes de l'archéologue ou de l'ethnologue que celles des populations du Niger.

Ce projet, financé par le CReA, s'inscrit dans un programme de recherches plus large (ARC « Gestes, objets, lexiques. Analyse multiscalaire de transmissions culturelles »), financé par la Communauté française de Belgique. Je remercie mes collègues de l'IRSH de Niamey, avec lesquels une collaboration fructueuse se développe depuis 2003, les étudiants de l'ULB et de l'Université Abdou Moumouni qui ont pris part aux recherches de terrain, Doula Sindy et tous les artisans nigériens sans le soutien desquels ce projet n'aurait pas été possible.

## Orientation bibliographique

- J. Bernus, *Touaregs nigériens. Unité culturelle et diversité régionale d'un peuple pasteur* (Paris 1981).
- B. Gado, *Le Zarmatarey. Contribution à l'histoire des populations d'entre Niger et Dallol Mawri* (Niamey 1980).
- J.-P. Olivier de Sardan, *Les sociétés songhay-zarma (Niger-Mali)* (Paris 1984).
- A. Livingstone Smith, « Processing Clay for Pottery in Northern Cameroon : Social and Technical Requirements », *Archaeometry* 42:1 (2000), p. 21-42.
- O.P. Gosselain, *Poteries du Cameroun méridional. Styles techniques et rapports à l'identité* (Paris 2002)
- A. Haour, « One Hundred Years of Archaeology In Niger », *J. of World Prehistory* (2003), p. 181-234.
- J. Sterner et N. David, « Action on Matter : The History of the Uniquely African Tamper and Concave Anvil Pot-Forming Technique », *J. of African Arch.* 1:1 (2003), p. 3-38.
- O.P. Gosselain et A. Livingstone Smith, « The source. Clay selection and processing practices in Sub-Saharan Africa », in A. Livingstone Smith, D. Bosquet et R. Martineau (éd.), *Pottery manufacturing processes : reconstitution and interpretation* (Oxford 2005)
- O.P. Gosselain, « Mother Bella was not a Bella. Inherited and transformed traditions in Southwestern Niger », in M. Stark, B. Bowser et L. Horne (éd.), *Breaking Down Boundaries. Anthropological Approaches to Cultural Transmission and Material Culture* (Tucson 2006).